

Du Pont-Neuf aux salons : la littérature technique sur le batelage aux XVI^e et XVII^e siècles

Thibaut Maus de Rolley

Le terme de « batelage », ou plus rarement de « batellerie », désigne dans les textes français des XVI^e et XVII^e siècles les pratiques riches et variées des bateleurs, ces professionnels de l'illusion qui se produisaient alors dans les rues, sur les places des marchés, sur les tréteaux des foires comme à la cour des grands¹. Tantôt joueurs de passe-passe et escamoteurs, tantôt funambules, acrobates, charlatans, comédiens, ventriloques, cracheurs de feu ou montreurs d'animaux – et combinant souvent plusieurs de ces spécialités – les bateleurs de la première modernité fascinent et émerveillent leurs contemporains tout autant qu'ils dérangent et qu'ils inquiètent. Ils traînent en effet avec eux une réputation d'immoralité, héritée du Moyen Âge : on les dénonce comme des parasites sociaux qui se livrent à une activité frivole, inutile, vulgaire, parfois obscène, reposant sur l'imposture et le mensonge.² On les soupçonne aussi parfois d'être des disciples du diable, qui les assisterait dans leurs tours. Si les démonologues du temps sont nettement partagés à ce sujet, tous s'accordent en revanche pour dire que le diable lui-même est un maître-bateleur, usant des techniques du batelage pour tromper les hommes³.

¹ Il manque encore une histoire du batelage dans la première modernité qui rende véritablement compte de son caractère polymorphe (prestidigitation, théâtre, acrobatie, charlatanisme médical...). Parmi les études récentes, voir Philip Butterworth, *Magic on the Early English Stage*, Cambridge, CUP, 2005 ; David Gentilcore, *Medical Charlatanism in Early Modern Italy*, Oxford, OUP, 2006 ; Ariane Bayle, *Romans à l'encan. De l'art du boniment dans la littérature au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 2009 ; Thibaut Rioult, *Illusion du surnaturel et illusionnistes à la Renaissance. Entre théories et pratiques, conceptions techniques et représentations sociales*, Thèse de doctorat, École normale supérieure / PSL, 2018. Aux XVI^e et XVII^e siècles, le terme médiéval de « jongleur », qui correspond au latin *ioculator* et se conserve dans l'anglais *juggler*, n'est guère plus employé dans les textes français ; celui de « saltimbanque », venu de l'italien, commence à se diffuser au XVII^e siècle. Il faut enfin noter que les bateleurs n'étaient pas forcément des hommes : dans les troupes itinérantes qui circulent en Europe à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, on trouve des danseuses, des comédiennes, comme des femmes mimes, acrobates et funambules. Sauf erreur de ma part, les sources ne mentionnent cependant pas de bateleuses pratiquant la prestidigitation.

² Voir Carla Casagrande et Silvana Vecchio, « Clercs et jongleurs dans la société médiévale (XII^e et XIII^e siècles) », *Annales* 5 (1979), p. 913-928 ; Martine Clouzot, « Un intermédiaire culturel au XIII^e siècle : le jongleur », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre* [en ligne], Hors-série n°2 (2008) [<http://cem.revues.org/4312>].

³ Voir Thibaut Maus de Rolley, « Le diable à la foire : jongleurs, bateleurs et *prestigiatores* dans le discours démonologique à la Renaissance », in *Die Kunst der Täuschung – Art of Deception: über Status und Bedeutung von ästhetischer und dämonischer Illusion in der Frühen Neuzeit (1400-1700) in Italien und Frankreich*, éd. Kirsten Dickhaut, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2016, p. 173-195.

Personnages à l'identité polymorphe et instable, puisqu'ils appartiennent pour l'essentiel à une population flottante d'itinérants et de vagabonds, les bateleurs sont maintenus au XVI^e siècle à la marge d'une société dans laquelle ils sont pourtant omniprésents et bien visibles. On assiste cependant au cours du siècle, et notamment dans son dernier quart, à une réhabilitation et une « laïcisation » du batelage qui passe par la collecte, la diffusion et le dévoilement par l'écrit de ses savoirs, ou plutôt de ses secrets : la reconnaissance, ici, va de pair avec la démystification⁴. Cet essor d'une littérature technique spécifique ouvre le batelage à un large public de non-spécialistes, et, en le réduisant en art, le constitue en domaine du savoir légitime. On peut distinguer différentes étapes et différents corpus dans ce processus qui participe plus largement d'une revalorisation et d'une formalisation des savoirs pratiques et des arts mécaniques dans la première modernité, comme de l'affirmation d'un discours sceptique sur la magie et la sorcellerie⁵.

LA FORMALISATION D'UN SAVOIR TECHNIQUE,
DES LIVRES DE SECRETS AUX RECREATIONS MATHÉMATIQUES

Livres de secrets

Le premier de ces corpus est celui des livres de secrets, étudiés notamment par William Eamon dans *Science and the Secrets of Nature*⁶. Eamon a rendu compte du grand succès et de la très large diffusion, à partir des années 1520, des brochures imprimées présentant en langue vernaculaire une compilation de brèves recettes pratiques relevant aussi bien de la pharmacopée que de la cosmétique, de la parfumerie, de la botanique, de l'alchimie ou de l'économie domestique – des « secrets » souvent repris à des sources antiques et médiévales, et qui forment dans les années 1550-1560 la matière de recueils bien plus conséquents, eux aussi largement diffusés, comme le *De secreti del reverendo donno Alessio Piemontese*,

⁴ J'emprunte le terme de « laïcisation », ou plutôt de *secularization*, à William Eamon, *Science and the Secrets of Nature: Secrets in Medieval and Early Modern Culture*, Princeton, PUP, 1994, p. 9-10.

⁵ Sur l'essor du livre technique et les réductions en art dans la première modernité, voir *Réduire en art. La technologie de la Renaissance aux Lumières*, éd. Pascal Dubourg Glatigny et Hélène Vérin, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014 ; ainsi que *Le livre technique avant le XX^e siècle. À l'échelle du monde*, éd. Liliane Hilaire Pérez, Valérie Nègre, Delphine Spicq et Koen Vermeir, Paris, CNRS Éditions, 2017. Dans les pages qui suivent, je laisse de côté la question de la formalisation des arts du corps comme l'acrobatie, pour me concentrer sur celle des savoirs sur l'illusionnisme au sens restreint, soit le champ de la prestidigitation. Pour une présentation de la « tradition sceptique » dans le champ démonologique, voir Walter Stephens, « The Sceptical Tradition », dans *The Oxford Handbook of Witchcraft in Early Modern Europe and Colonial America*, éd. Brian P. Levack, Oxford, OUP, 2013, p. 101-121.

⁶ Sur la littérature de secrets, voir également *Secrets and Knowledge in Medicine and Science, 1500-1800*, éd. Elaine Leong et Alisha Rankin, Londres, Routledge, 2016.

attribué au polygraphe Girolamo Ruscelli (1555), la première version en quatre livres de la *Magiae naturalis* de Giambattista Della Porta (1558), les *Secreti* d'Isabelle Cortese (1561) ou les différents recueils du médecin Leonardo Fioravanti (à partir de 1561). Particulièrement florissante en Italie, cette tradition des livres de secrets essaime en France dès la première moitié du siècle : l'anonyme *Dificio di ricette* (ca. 1525), livret d'une cinquantaine de pages publié à Venise et réédité près de trente fois avant 1562, est traduit en français en 1539 sous le titre de *Bâtiment des recettes* (1539), qui connaît lui aussi un important succès⁷.

Parmi ses 187 recettes, le *Dificio di ricette* inclut celles d'une douzaine de facéties, farces et attrapes qui sont dans l'édition vénitienne de 1529 nettement séparées du reste de l'ouvrage par un encadré où l'auteur promet au lecteur, après les recettes utiles et profitables exposées dans la première section du recueil, une série de secrets n'ayant d'autre but que de l'amuser (« per darti piacer »)⁸. Le traducteur français conserve la même introduction, sous le titre « Receptes pour faire choses à plaisir, et par joyeuseté »⁹. Ces recettes ludiques sont-elles inspirées, comme l'a suggéré Geneviève Deblock, par le répertoire des bateleurs et des charlatans contemporains ?¹⁰ Il faut d'abord souligner qu'elles n'ont rien de nouveau : beaucoup figurent en effet dans des manuscrits s'échelonnant de la fin du XIII^e siècle au tout début du XVI^e siècle. Les recettes de chandelles faites de glace, qui brûlent sous l'eau ou ne s'éteignent pas, celles du poil à gratter, de la teinture qui permet de colorer en vert un cheval, comme celles qui font croire à des convives qu'une viande est infestée de vers ou qu'un rôti est encore cru – deux classiques des livres de secrets médiévaux – se trouvent déjà dans l'anonyme *Secretum philosophorum*, composé en Angleterre au tournant des XIII^e et XIV^e

⁷ Edition utilisée : *Opera nuova intitolata Dificio di ricette*, Venise, Giovanantonio et fratelli da Sabbio, 1529. Sur le *Dificio di ricette*, voir Eamon, *Science and the Secrets of Nature*, p. 127-130, et « Appendix », p. 361-365. Sur le *Bâtiment des recettes* et la tradition de la littérature de secrets en France, voir l'introduction de Geneviève Deblock à son édition du texte : « Présentation », dans *Le bâtiment des recettes. Présentation et annotation de l'édition de Jean Ruelle, 1560*, éd. G. Deblock, Rennes, PUR, 2015, p. 19-44. Une autre traduction française du *Dificio di ricette*, non datée (entre 1530 et 1560), est publiée à Lyon : *Livre nouveau nomme le Difficile des receptes*, suivi de *Sensuyvent receptes bonnes et utiles pour toutes gens mecaniques et aultres gens qui desirent à faire leur prouffit et vivre vertueusement. Item aussi plusieurs gentillesses pour faire en toute bonne compaignie : le tout extraict et experimenté par plusieurs gens sçavans*, Lyon, Jacques Moderne (Mazarine INC 1291).

⁸ *Opera nuova intitolata Dificio di ricette*, f. 11v : « Discreto lettore havendoti scritto molti ricette in questo primo Ricettario de diverse et varie virtu lequale sono per darte bon utilita et grande beneficio, et ancor per maggiore tuo contento te scrivero alcune altre che sono per darti piacer. »

⁹ *Le bâtiment des recettes*, p. 141 : « Ayant cy dessus escrit plusieurs receptes de diverses vertus, lesquelles sont pour te donner grande utilité, maintenant, par maniere de passetemps (Lecteur discret) je te vueil escrire aultre petites choses plaisantes, desquelles pourras prendre plaisir et recreation. »

¹⁰ Deblock, « Présentation », dans *Le bâtiment des recettes*, *ibid.*, p. 22-23, et, de la même autrice, « Livres de secrets : le *Bâtiment des recettes* », dans *L'Europe des sciences et des techniques XV^e-XVIII^e siècle. Un dialogue des savoirs*, Rennes, PUR, 2016, p. 297-300.

siècles, dans le *De viribus quantitatis* de Luca Pacioli (ca. 1496-1508), comme dans d'autres recueils d'*experimenta* des XIV^e et XV^e siècles¹¹.

Ces facéties qui tiennent plus de la farce que du tour d'illusionnisme ne semblent pas destinées à être mises en œuvre sur des tréteaux, mais chez soi, dans un environnement domestique, et notamment à table. Il n'est pas interdit de penser qu'elles aient pu être tirées, à l'origine, du répertoire des *ioculatores* médiévaux, mais il est cependant difficile de savoir si elles avaient un quelconque rapport avec les pratiques des bateleurs au temps du *Dificio di ricette* ; à ma connaissance, les descriptions de tours de bateleurs présentes dans les textes du XVI^e siècle n'en font pas état. Par ailleurs, certaines de ces recettes, qui rappellent les tours des enchanteurs des romans médiévaux, font appel à des principes passablement mystérieux, comme celles consistant à donner l'illusion qu'une salle est pleine de grappes de raisin ou envahie par une chasse de bêtes sauvages¹². Il convient dans ce dernier cas, nous dit-on, de pulvériser des crânes de lièvres et de chiens, et de brûler la poudre ainsi obtenue, mêlée à du safran. « Tu verras merveilles », promet l'auteur, sans plus de précisions¹³. La merveille, dans ce cas, tient dans l'énoncé du tour lui-même, dans sa promesse plutôt que dans sa mise en œuvre, qui semble assez problématique.

Cette série de divertissements diffusée par le *Dificio di ricette* et ses traductions constitue difficilement à elle seule un manuel de batelage, même très sommaire ; et ce, non seulement du fait de la brièveté et du caractère parfois sibyllin des recettes, mais de la nature même des tours décrits. Les tours d'illusionnisme proprement dits présents dans des manuscrits comme le *Secretum philosophorum* ou le *De viribus quantitatis* – tours de passe-passe et de dextérité, jeux de cordes, de nœuds et d'anneaux, illusions optiques, expériences de physique amusante – qui pourraient de façon plus évidente trouver leur source dans l'observation directe des tours de bateleurs, ou refléter leur pratique réelle, sont en vérité absents du *Dificio di ricette*.

¹¹ Sur le *Secretum philosophorum*, voir Robert Goulding, « Deceiving the Senses in the Thirteenth Century: Trickery and Illusion in the *Secretum philosophorum* », dans *Magic and the Classical Tradition*, éd. Charles Burnett et William F. Ryan, Londres, The Warburg Institute, 2006, p. 135-162. Sur le *De viribus quantitatis*, voir l'édition moderne du texte : Luca Pacioli, *De viribus quantitatis*, éd. Maria Garlaschi Peirani et Augusto Marinoni, Milan, Ente raccolta vinciana, 1997. Pour d'autres exemples, comme le carnet de Thomas Betson conservé à St John's College, Cambridge (XV^e siècle), ou le *Supplément aux Jeux de nature de Salomon* (fin XV^e siècle), voir Lynn Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, New York, Macmillan, vol. II, p. 788-796 ; Bruno Roy, « The Household Encyclopedia as Magic Kit : Medieval Popular Interest in Pranks and Illusions », *The Journal of Popular Culture* 14/1 (1980), p. 60-69 ; Richard Kieckhefer, *Magic in the Middle Ages*, Cambridge, CUP, 2000, p. 90-94 ; Rioult, *Illusion du surnaturel*, p. 31-69.

¹² Voir par exemple le chapitre 30 de *Valentin et Orson*, où l'enchanteur Pacolet fait croire à une compagnie de dames et de gentilshommes qu'une chasse au cerf surgit dans la salle du château où ils sont rassemblés : *L'histoire des deux nobles et vaillants chevaliers Valentin et Orson*, Paris, Nicolas et Pierre Bonfons, [s. d.], p. 119.

¹³ *Le bâtiment des recettes*, p. 145.

Livres de jeux de main

Certains de ces tours, à la même époque, sont cependant brièvement décrits dans d'autres sources imprimées. Étroitement mêlée à la tradition des livres de secrets se développe en effet, toujours à partir d'Italie, celle des livres de « jeux de main » (*giochi di mano*, ou *di destrezza di mano*). Il s'agit de brefs fascicules, comprenant entre 8 et 16 pages, plus spécifiquement consacrés – même s'ils reprennent souvent nombre de recettes d'économie domestique ou de pharmacopée caractéristiques des livres de secrets – à des farces, des jeux, des expériences de magie amusante à reproduire en société (« en bonne compagnie », comme le disent souvent les titres). Giuseppe Crimi a utilement compilé une douzaine de ces *libretti di mano* italiens dans son ouvrage *Illusionismo e magia naturale nel Cinquecento*, allant de celui signé par Simone da Milano (*Questa è opereta da intendere e vedere molte gentilezze*, ca. 1510), sans doute l'un des tout premiers, jusqu'à des exemples du XVII^e siècle, en passant par celui prétendant livrer les secrets de Joan Dalmao (ou Dalmau), bateleur et illusionniste catalan à la cour de Charles-Quint (*Opera nuova, dove si contengono molti bellissimi del Dalmao spagnolo*, ca. 1570)¹⁴.

Au fil du siècle, le répertoire de facéties de ces *libretti di mano*, souvent désignées comme « gentillesses » (*gentilezze*), varie peu. On retrouve ici et là des farces présentes dans le *Dificio di ricette*, comme celle de la pièce de viande infestée de vers, la recette du poil à gratter ou des chandelles capables de brûler sous l'eau. On lit aussi des expériences de fantasmagories reposant sur des principes similaires à celle produisant l'illusion de la salle envahie par du gibier : une variante propose de remplacer les lièvres par des serpents, une autre de faire apparaître des têtes d'ânes sur les épaules de ses invités – dans les deux cas, le tour consiste pour l'essentiel à faire brûler une chandelle fabriquée à partir de la peau ou de la graisse des animaux en question¹⁵. Cependant, ces livres de jeux de main offrent aussi, par rapport au *Dificio di ricette*, une gamme nettement plus étendue de tours de prestidigitation¹⁶. Les plus

¹⁴ Sur ce sous-genre de la littérature de secrets, voir la riche introduction de Crimi à son édition : Giuseppe Crimi, « Introduzione », *Illusionismo e magia naturale nel Cinquecento. L'Opera nuova di Joan Dalmao*, Rome, Aracne editrice, 2011, p. 17-79. Le livret italien signé de Simone da Milano (Simone Litta), *Questa è opereta...* (ca. 1510), est traduit en français vers 1520 : *S'ensuivent aucunes gentillesses pour faire en toute bonne compaignie esprouve par Maistre Symon de Millan*, [s. l.], [ca. 1520]. Il est réédité de nombreuses fois au cours du siècle (1528, 1529, 1542, 1556...) sous des titres légèrement différents.

¹⁵ Voir par exemple Vercelino da Fogo, *Questa è una opera da intendere molte gentileze experimentade* (c. 1510), dans Crimi, *Illusionismo e magia naturale*, p. 179-186. Thorndike signale la présence de ces tours fantasmagoriques dans les recueils d'*experimenta* médiévaux (*A History of Magic*, p. 794-795).

¹⁶ La distinction est cependant parfois difficile à établir : la traduction française du *Dificio di ricette* publiée par Jacques Moderne à Lyon (*Le Difficile des recettes*) est ainsi suivie d'un livre de secrets (*Sensuyvent recettes bonnes et utiles pour toutes gens mecaniques*) qui mêle tours d'illusionnisme des *libretti di mano* italiens, comme ceux que l'on trouve dans le livret de Simon de Milan, et des secrets plus conformes à ce que l'on trouve dans le *Dificio di ricette*.

prisés, repris de texte en texte, sont ceux qui consistent à faire semblant qu'un œuf ou qu'un anneau s'anime de soi-même, grimpe le long d'un bâton ou évolue dans l'air ; les tours de corde, permettant de restaurer comme par magie une corde préalablement coupée, ou de se libérer de liens ; les tours indiquant comment faire apparaître et disparaître des pièces de monnaie, comment transformer l'eau en vin, comment cracher du feu, etc.

Encore une fois, tous ces tours, ou de proches variantes, sont déjà présents dans les sources manuscrites antérieures, qui les décrivent d'ailleurs souvent avec bien plus de précision. L'imprimé contribue cependant à diffuser largement cette culture technique de l'illusionnisme, réduite à ses tours les plus simples et les plus accessibles, ceux qui permettent de susciter la curiosité sans dévoiler pour autant les secrets de fabrique des professionnels. Il est d'ailleurs vraisemblable, comme le propose Crimi, que ces *libretti di mano* populaires et bon marché aient été vendus par les bateleurs et les charlatans eux-mêmes à l'issue de leurs performances, comme une forme de réclame¹⁷. Certains de ces tours se diffusent également par le biais des recueils de secrets : ainsi dans la première édition de la *Magiæ naturalis* de Della Porta (1558), qui reprend quelques jeux de main au chapitre des « expériences mécaniques »¹⁸, ou dans les livres de secrets anglais de la fin du siècle, comme le *Briefe and pleasaunt treatise* de Thomas Hill (1581)¹⁹.

Premiers manuels pratiques

Il faut cependant attendre les années 1580 pour voir apparaître des textes formalisant véritablement les techniques du batelage²⁰. Par une coïncidence étonnante, deux traités

¹⁷ Crimi, *Illusionismo e magia naturale*, p. 18. Beaucoup de ces livrets, notamment à partir de la fin du siècle, se présentent comme des tracts publicitaires pour des bateleurs dont les noms figurent dans les titres (voir ci-dessous, n. 32). David Gentilcore a montré que, de la même façon, des recueils de recettes étaient compilés et vendus par les *ciarlatani* italiens eux-mêmes sur les places des marchés, afin de faire de la réclame pour leurs produits et étendre leur clientèle (*Medical Charlatanism*, p. 363). Selon Deblock, l'encart du *Dificio di ricette* consacré aux farces et attrapes pourrait avoir été vendu séparément par des bateleurs et des charlatans (*Le bâtiment des recettes*, p. 141, note 153).

¹⁸ Giambattista Della Porta, *Magiæ naturalis, sive de miraculis rerum naturalium libri IIII*, Naples, Matthiam Cancer, 1558, II, 14 (« De Mechanicis quibusdam experimentis »), p. 69-71. Le répertoire reste cependant assez mince : à côté de la recette pour faire qu'un œuf monte en l'air, on trouve celle pour faire que des invités apparaissent avoir des têtes d'ânes et de chevaux, ou de la salle pleine de grappes.

¹⁹ Thomas Hill, *A Briefe and Pleasaunt Treatise, Entitled Naturall and Artificiall Conclusions*, Londres, John Kingston for Abraham Kitson, 1581. On retrouve chez Hill des recettes présentes dans le *Dificio di ricette* comme dans les *libretti di mano*, ainsi que plusieurs tours d'illusionnisme empruntés à Jérôme Cardan, *De subtilitate libri XXI*, livre XVIII (« De mirabilibus »), p. 287-302. Les recueils de secrets connaissent un grand succès en Angleterre à la fin du siècle et dans la première moitié du XVII^e siècle, avec notamment les ouvrages de Thomas Lupton (*A Thousand Notable Things of Sundrie Sorts*, 1579), l'anonyme *Book of Prittie Conceites* (1586), et ceux de Thomas Johnson (*Dainty Conceits with a Number of Rare and Witty Inventions*, 1630) et John White (*A Rich Cabinet, with Variety of Inventions*, 1651).

²⁰ Sur cette « naissance théorique de la prestidigitation », voir également Rioult, *Illusion du surnaturel*, p. 149-167.

décrivant de façon détaillée les tours d'illusionnisme des bateleurs de foire sont en effet publiés la même année, en 1584. Le premier texte, paru à Lyon, est *La première partie des subtiles et plaisantes inventions*, signé par un auteur toulousain, Jean Prévost, dont c'est la seule œuvre connue²¹. Comme l'indique son titre complet (« contenant plusieurs jeux de recreation, et traicts de souplesse, par le discours desquels les impostures des bateleurs sont descubertes »), et comme le martèle Prévost dans sa préface, l'ouvrage a pour première intention de déniaiser les lecteurs. Il s'agit de leur « faire voir, comme en plein midy, ou dans un miroir »²², les trucs et les impostures des charlatans et des bateleurs, cette « race de gens infâmes »²³ qui se font passer pour de véritables magiciens, attirant la faveur des grands et s'enrichissant aux dépens des crédules. Mais s'il fustige les bateleurs, Prévost ne condamne pas pour autant la pratique de l'illusionnisme. Il invite en effet le lecteur à faire l'essai de ces « jeux de souplesse » qu'il a lui-même pratiqués, dit-il, afin d'en percer et d'en exposer clairement les secrets, et à y voir une récréation légitime et divertissante : comme dans les livres de secrets, il ne s'agit pas seulement de savoir, mais aussi et surtout d'expérimenter.

Passée la préface, d'ailleurs, le ton polémique s'évanouit. Prévost décrit avec minutie et enthousiasme plus de 80 tours d'illusionnisme et de mystification ludique. Certains viennent des *libretti di mano* populaires, d'autres sont explicitement repris de Della Porta, du *De Secretis* de Johann Wecker (1582, trad. fr. 1583), et de Jérôme Cardan, qui avait déjà entrepris de déconstruire dans le livre XVIII de son *De subtilitate* (1550) quelques prodiges des bateleurs de foire contemporains, funambulisme compris²⁴. Un bon nombre de tours, cependant, sont inédits, et font là leur première apparition dans la littérature technique imprimée. Une trentaine d'illustrations et de schémas viennent étayer les explications les plus difficiles, dont des représentations d'objets truqués et d'instruments destinés aux tours de passe-passe ou à simuler de fausses mutilations. Prévost écarte les tours les plus improbables des livres de secrets et des *libretti di mano*, comme les fantasmagories à base de chandelles et d'huile animale. Tout, ici, semble pouvoir être mis en œuvre, et trouver son origine dans des pratiques réelles – même si

²¹ Jean Prévost, *La première partie des subtiles, et plaisantes inventions*, Lyon, Antoine Bastide, 1584.

²² *Ibid.*, f. 4v^o.

²³ *Ibid.*

²⁴ Le texte de Prévost présente aussi des similarités avec les pages d'un recueil manuscrit de techniques artisanales composé entre 1579 et 1620 (et sans doute avant 1588) conservé à la Bibliothèque nationale de France (Ms fr. 640) ; ce manuscrit illustré comprend en effet une courte section où sont détaillés de nombreux tours d'illusionnisme (fol. 33 r^o-43 v^o). Plusieurs indices dans le texte indiquent que son auteur aurait vécu à Toulouse à la fin du XVI^e siècle ; il est possible qu'il ait eu connaissance du livre de Prévost, mais la réciproque n'est pas non plus à exclure. Pour une présentation de ce document, voir l'édition critique en ligne établie par le Making and Knowing Project dirigé par Pamela Smith : <https://edition640.makingandknowing.org>. Voir en particulier l'article de Ann-Sophie Barwich, « Sleight of Hand Tricks », disponible sur le même site. Voir également Rioult, *Illusion du surnaturel*, p. 151-152.

Prévost laisse de côté des volets essentiels du répertoire des bateleurs, comme le classique jeu de gobelets ou les tours de cartes.

La publication de cette première réduction en art des techniques du batelage coïncide exactement avec celle, à Londres, de la *Discoverie of Witchcraft* de Reginald Scot²⁵. Défendant une position résolument sceptique dans le débat démonologique, Scot entreprend avec son vaste traité de démystifier la sorcellerie en montrant que les sorcières, comme les possédées et les enchanteurs, ne sont que des fraudeurs ou d'habiles bateleurs, et que les exploits qui leur sont attribués peuvent être expliqués par des raisons naturelles. Il s'attache ce faisant à dédramatiser l'art des bateleurs en dévoilant les secrets de fabrication. C'est l'objet du livre XIII, et plus précisément des chapitres 22 à 34 (« The art of juggling discovered »), véritable petit manuel, là aussi illustré, du *juggling*, ou batelage. Scot y décrit en détail une cinquantaine de tours de passe-passe, d'escamotage (y compris le jeu de gobelets, ou *cups and balls*), et de fausses mutilations, en s'appuyant sur le savoir des bateleurs contemporains, dont il cite une demi-douzaine de noms, notamment celui d'un français, Jean Cautarès, qui lui aurait révélé de première main les secrets du métier. L'entreprise de démystification s'accompagne là aussi d'une forme de reconnaissance et de réhabilitation de l'art des bateleurs, sans doute plus marquée encore que chez Prévost. Le *juggling*, écrit Scot, n'est en effet condamnable que quand il conduit à la superstition et à l'impiété, et notamment quand il est employé pour faire croire aux faux miracles ; quand il ne vise qu'à divertir, le batelage est non seulement tolérable, mais recommandable (*commendable*)²⁶. Scot dit d'ailleurs n'en dévoiler les secrets qu'à regret, bien conscient qu'il cause ainsi du tort aux professionnels qui en vivent²⁷.

Ce livre XIII de la *Discoverie* est republié de façon autonome par Samuel Rid en 1612 sous le titre *The Art of Juggling or Legerdemaine*. Une vingtaine d'années plus tard, un *juggler* professionnel, William Vincent, reprend et augmente le texte de Scot : son *Hocus Pocus Junior* (1634), richement illustré, est réédité neuf fois au cours du XVII^e siècle²⁸. Véritables réductions

²⁵ Reginald Scot, *The Discoverie of Witchcraft*, Londres, Henry Denham for William Brome, 1584. Traduction française : Reginald Scot, *La sorcellerie démystifiée*, éd. et trad. Pierre Kapitaniak, Grenoble, Jérôme Millon, 2015. Pour une présentation de la *Discoverie*, voir Philip C. Almond, « Doubt and Demonology: Reginald Scot's *The Discoverie of Witchcraft* », *The Science of Demons: Early Modern Authors Facing Witchcraft and the Devil*, éd. Jan Machielsen, Londres, Routledge, 2020, p. 133-148.

²⁶ Scot, *Discoverie*, p. 321.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Hocus Pocus Junior: The Anatomie of Legerdemain, or the Art of Jugling set forth in his proper colours, fully, plainly, and exactly, so that an ignorant person may thereby learne the full perfection of the same, after a little practise: unto each tricke is added the figure, where it is needfull for instruction*, Londres, [T. Harper] for [R. Mab], 1634. L'ouvrage est attribué à William Vincent par Philip Butterworth, « Hocus Pocus Junior: Further Confirmation of its Author », *Theatre Notebook*, 68/3 (2014), p. 130-135. Sur Vincent, voir John H. Astington, « William Vincent and His Performance Troupe, 1619-1649 », *Renaissance Drama*, 46/2 (2018), p. 213-229.

en art, ou *how-to books*, ces différents traités, avec ceux de Scot et de Prévost, consacrent l'entrée de l'illusionnisme dans la littérature technique. En plus de collecter les tours des bateleurs contemporains, enrichissant ainsi le répertoire esquissé par les livres de secrets et de jeux de main, ils en exposent et organisent les principes, en formalisent les techniques, les instruments, ainsi que le vocabulaire²⁹. L'art du bateleur perd quelque peu de son mystère, mais il gagne en reconnaissance et en légitimité. L'imprimé en laïcise la pratique : chacun est invité à apprendre et à pratiquer ces tours, reproduisant ainsi en amateur, pour un cercle choisi, ce que l'on peut voir sur les tréteaux des foires. Le lecteur est même encouragé à en découvrir d'autres – le traité de Vincent s'achève ainsi sur un appel à l'inventivité des lecteurs³⁰.

Jeux de cartes et de nombres

Il faut enfin mentionner une dernière tradition touchant aux pratiques illusionnistes des bateleurs, et qui prend son essor à la toute fin du XVI^e siècle : celle des écrits techniques consacrés aux jeux de cartes, de nombres et de mémoire. Un premier ensemble se situe dans le prolongement direct des livres de jeux de main italiens. Dans ces brefs opuscules qui paraissent dès les années 1590 et se multiplient rapidement en Italie mais aussi en France, les recettes des *libretti di mano* sont étoffées de tours de magie employant des cartes – comment deviner ou forcer une carte, comment en substituer une à une autre, etc. – ainsi que de quelques règles de jeux de cartes³¹. Leurs auteurs, lorsqu'ils sont nommés, sont souvent désignés dans les titres comme bateleurs ou escamoteurs : Alfredo Francese, dit Perlimpinpin, se présente comme *giocator di mano* (1619), tout comme le Napolitain Francesco Sacco (1624) et un certain G. B., en 1630 ; Spazza Campagna (1613) est quant à lui introduit comme *saltatore*. D'autres, comme le *Dottore* Giulio Cesare, de Naples, ou Lescot et Rondin, à Paris, indiquent qu'ils tiennent boutique comme arracheurs de dents, ou encore proposent, comme Perlimpinpin et

²⁹ Cette formalisation des techniques du batelage ne se restreint pas à celles de la prestidigitation. Des traités comme *Les trois dialogues de l'exercice de sauter et voltiger en l'air*, d'Arcangelo Tuccaro (Paris, Claude de Monstr'œil, 1599), opèrent la même chose pour ce qui est de l'acrobatie, autre dimension essentielle du batelage, même si Tuccaro prend soin de distinguer les deux pratiques. Je ne développe pas cet aspect ici.

³⁰ *Hocus Pocus Junior*, f. G3 v^o.

³¹ Le premier de ces livrets semble être celui de Horatio Galazzo, *Giocchi di carte bellissimi di regola e di memoria*, Venise, 1593. Voir Hjalmar et Thierry Depaulis, « Bibliographie des ouvrages italiens et d'inspiration italienne sur les tours de prestidigitation », *Enquête sur un escamoteur du début du XVII^e siècle*, Paris, Le Vieux Papier, 1996, Annexe I, p. 16-23 (repris dans Sidney W. Clarke, *The Annals of Conjuring*, éd. Edwin A. Dawes et Todd Carr, Seattle, The Miracle Factory, 2001, p. 519-528). Sur l'histoire des cartes à jouer, déjà bien diffusées en Europe au début du XV^e siècle, voir *Jeux de princes, jeux de vilains*, éd. Eve Netchine, Paris, Seuil / BNF, 2009.

Sacco, de se déplacer eux-mêmes à domicile pour divertir les amateurs et leur apprendre leurs tours de cartes³².

Les écrits sur les jeux de nombres – autrement dit des énigmes, casse-têtes et devinettes mathématiques – suscitent également dès le début du XVII^e siècle une abondante production éditoriale. Les livrets italiens en contiennent déjà un petit nombre, réunissant souvent dans leurs titres, à partir de la fin du XVI^e siècle, les *giochi di regola e di memoria* avec les *giochi di mano e di carte*. On en trouve également quelques-uns dans le traité de Jean Prévost, qui les associe lui aussi aux tours d'illusionnisme des bateleurs, laissant penser que ces tours, qui consistent pour l'essentiel à deviner le nombre auquel quelqu'un aura pensé, pouvaient faire alors partie de leur répertoire. La tradition savante de ces jeux mathématiques est ancienne, et passe à nouveau par Pacioli comme par Cardan.³³ C'est cependant au XVII^e siècle que les « récréations mathématiques », comme on les désigne alors, se constituent en genre littéraire spécifique, avec les *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres* de Claude Gaspar Bachet de Meziriac (1612), et surtout les *Récréations mathématiques* attribuées à Jean Leurechon (1624), qui connaissent un formidable succès : 28 éditions paraissent avant 1680, et l'ouvrage est traduit en anglais, en néerlandais et en allemand dès les années 1630³⁴.

Ces recueils de jeux d'esprit qui s'adressent à l'élite sociale deviennent rapidement un divertissement mondain très prisé : au XVII^e siècle, les récréations mathématiques sont en effet « conçues avant tout comme un plaisir de la noblesse »³⁵. Le lien avec le monde du batelage et les jeux de main n'est cependant pas tout à fait oublié. L'auteur des *Récréations mathématiques* inclut ainsi dans ses « facéties mathématiques » une série d'expériences « touchant les mécaniques » dont une dizaine sont des tours de physique amusante déjà présents chez Prévost ou dans les *libretti di mano*³⁶. Il arrive aussi que le vocabulaire de l'escamotage gagne celui de la géométrie, comme lorsque l'auteur propose un « joli tour de passe-passe » consistant à faire passer un même objet par un trou circulaire et un autre triangulaire, de façon qu'il les emplisse tous deux entièrement³⁷.

³² Voir les titres des livrets recensés dans Hjalmar et Depaulis, « Bibliographie ».

³³ Albrecht Heeffeer, *Récréations mathématiques (1624) : a Study on its Authorship, Sources and Influence*, Ghent, Ghent University, 2004, notamment p. 12-23.

³⁴ Voir Heeffeer, *Récréations mathématiques*, ainsi que Gilles Chabaud, *Sciences en jeux : les récréations mathématiques et physiques en France du XVII^e au XVIII^e siècle*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 1994 ; et Clarisse Budnik, « Plaisir et récréations mathématiques en France au XVII^e siècle », *Hypothèses* 21/1 (2018), p. 57-67.

³⁵ Budnik, « Plaisir et récréations mathématiques », p. 59.

³⁶ [Jean Leurechon ?], *Récréation mathématique composée de plusieurs problèmes plaisants et facétieux*, Pont-à-Mousson, Jean Appier Hanzelet, 1626, problèmes 4, 6, 10, 11, 12, 18, 20, 36, 55, 60.

³⁷ *Ibid.*, p. 19.

BATELEURS DE FOIRE ET BATELEURS DE SALON :

LA MAGIE DU PONT-NEUF (CA. 1643-1651)

Manuel de batelage et fiction galante

Un texte méconnu doit être ajouté à la suite de cette lignée d'ouvrages : *La magie du pont neuf, où sont contenus les jeux et subtilités des basteleurs*, un manuscrit anonyme et illustré d'un peu plus de 300 pages, conservé à la Houghton Library de Harvard³⁸. Plus tardif que les traités de Prévost, de Scot ou de Vincent – il est rédigé entre 1643 et 1651, sous la régence d'Anne d'Autriche –, ce manuscrit constitue le recueil de tours de bateleurs certainement le plus riche et le plus étonnant de ceux composés en Europe dans la première modernité ; il marque une nouvelle étape dans la laïcisation et la formalisation de l'art du bateleur, dans sa construction comme objet légitime de curiosité savante et comme divertissement mondain.

La magie du Pont-Neuf ne se présente pas comme un traité, mais comme une fiction. L'auteur commence par raconter les mésaventures d'un jeune hobereau de province monté à Paris, Nicaise, un nom qui est l'anagramme, comme on nous l'explique bientôt, de « Ce Niais »³⁹. Nicaise est introduit comme le petit-fils du Sieur Gaulard, soit le petit-fils du personnage inventé par Etienne Tabourot dans ses *Apophthegmes du Sieur Gaulard*, ouvrage publié à Paris en 1585, en annexe au livre IV de ses *Bigarrures*⁴⁰. De nombreuses rééditions des *Apophthegmes* – on en trouve une à Rouen en 1640, soit peu avant l'écriture de *La magie du Pont-Neuf* – ont contribué à faire de ce riche gentilhomme franc-comtois le type même du sot sympathique, qui fait rire à ses dépens par ses propos niais et ses considérations absurdes⁴¹. Nicaise visite donc Paris en compagnie de deux gentilshommes parisiens, Alidor et Filidam, qui se sont donné pour mission de le rendre « un peu plus spirituel que son grand-père »⁴². En chemin vers le Luxembourg, Nicaise est fasciné par les bateleurs qui se produisent sur le Pont-

³⁸ *La magie du pont neuf où sont contenus les jeux et subtilités des basteleurs*, [entre 1643 et 1651], MS Typ 530, Houghton Library, Harvard University. La datation est permise par des références dans le texte à la régence d'Anne d'Autriche (p. 212). Je remercie vivement Koen Vermeir et Daniel Margócsy de m'avoir fait découvrir ce manuscrit, numérisé par la Houghton Library en 2014 à l'initiative de Daniel Margócsy. *La magie du Pont-Neuf* a fait l'objet d'une transcription par Philippe Saint-Laurent aux éditions Georges Proust (Paris, 2015). J'utilise ici le manuscrit original.

³⁹ *La magie du pont neuf*, p. 37.

⁴⁰ Etienne Tabourot, *Les bigarrures du seigneur des Accords. Quatriesme livre*, Paris, Jean Richer, 1585. Edition moderne : Etienne Tabourot, *Les Bigarrures du Seigneur des Accords. Quatrième livre avec Les apophthegmes du Sr Gaulard*, éd. Gabriel-André Pérouse, Paris, Classiques Garnier, 2007.

⁴¹ Voir l'« Avant-propos aux *Apophthegmes du Sr Gaulard* » dans l'édition citée des *Bigarrures* chez Classiques Garnier ; voir aussi Christophe Clavel, « *Sub specie hominis* : le Gaulard et la question des genres. Tabourot et la pratique de l'apophthegme », *RHR* 51-52 (2000), p. 165-186.

⁴² *La magie du pont neuf*, p. 1.

Neuf, le principal lieu d'exercice des bateleurs et des charlatans à Paris au XVII^e siècle, avec les deux foires saisonnières de Paris, celles de Saint-Germain (à Pâques) et de Saint-Laurent (en août-septembre). La naïveté du touriste Nicaise devant les tours des bateleurs en fait vite la risée des badauds. Il est repéré par des filous qui le séparent de ses chaperons et l'invitent à un simulacre de cérémonie magique, où un faux enchanteur enchaîne les tours de passe-passe, jusqu'à faire semblant de se métamorphoser en démon. Nicaise s'enfuit épouvanté, et surtout dépouillé de son manteau.

Le lendemain, Alidor, Filidam et Nicaise se rendent « aux champs », chez Célimène, présentée comme « l'une des plus vertueuses femmes du monde, et l'esprit le plus agréable »⁴³ ; ils y trouvent également Filis, l'une de ses voisines. La discussion de ce petit cercle aristocratique porte vite sur les bateleurs du Pont-Neuf. Filidam se révèle être non seulement un grand connaisseur des tours de bateleurs et de leur monde, mais aussi un très habile praticien. À la demande de la compagnie, il entreprend d'expliquer les trucs des bateleurs en grand détail, démonstrations et dessins à l'appui. L'exposé – qui n'est pas monologique, mais fait sous la forme d'une conversation suivie, rythmée par les repas et les promenades – s'étale sur six journées, qui correspondent à six livres. Au total, *La magie du Pont-Neuf* décrit et explique plus de 120 tours, ce qui en fait le manuel de batelage le plus complet et le plus détaillé de l'époque, plus riche même que le *Hocus Pocus Junior* de Vincent.

Mais *La magie du Pont-Neuf* est surtout un manuel très insolite par sa forme, puisqu'à nouveau, il ne s'agit pas d'un traité, ou même d'un traité présenté sous la forme d'un dialogue, mais d'un exposé véritablement intégré dans le cadre d'une fiction galante. Dans son principe, l'ouvrage se rapproche d'un livre de récréation comme *La maison des jeux* de Charles Sorel, écrit entre 1625 et 1635 et publié en 1642, soit exactement dans les mêmes années⁴⁴. Tout comme dans notre manuscrit, on trouve dans *La maison des jeux* une « belle compagnie », dont les membres portent eux aussi des noms galants (Clymante, Agenor, Dorilas...), et qui se réunit également en une maison « aux champs », au temps des vendanges⁴⁵, pour tenir salon et passer en revue jeux et divertissements mondains. Les jeux dont il est question dans *La magie du Pont-Neuf* sont cependant d'un autre ordre. Ici, pas de jeux de conversation, mais, pour

⁴³ *Ibid.*, p. 16.

⁴⁴ Charles Sorel, *La maison des jeux. Où se treuvent les divertissemens d'une compagnie, par des narrations agreables & par des jeux d'esprit, & autres entretiens d'une honeste conversation*, Paris, Nicolas de Sercy, 1642. Edition moderne : Charles Sorel, *La maison des jeux*, éd. Marcella Leopizzi, Paris, Honoré Champion, 2017 (tome 1) et 2018 (tome 2). Ce n'est pas le seul lien que l'on peut tisser entre *La magie du Pont-Neuf* et Sorel : au livre V, une longue réfutation de diverses formes de divination par Filidam fait entendre des échos assez nets du livre III de la *Science universelle* de Sorel (1641). Les déboires de Nicaise trompé par de faux sorciers ou par des valets rappellent aussi ceux de Valentin dans la scène d'ouverture de l'*Histoire comique de Francion* (1623).

⁴⁵ *La magie du pont neuf*, p. 15.

l'essentiel, des tours de prestidigitation, ainsi que des récréations mathématiques : tours de passe-passe et d'escamotage avec des gobelets, des jetons, des anneaux, des mouchoirs, des sonnettes, des objets truqués ; jeux de corde, de marionnettes, fausses mutilations, tours de cracheurs de feu, de montreurs de serpents, jeux de nombres, et quelques tours de cartes.

Il s'agit de tours de magie qui sont le plus souvent déjà décrits dans d'autres ouvrages. Filidam cite explicitement trois sources : le *De subtilitate* de Cardan, les *Récréations mathématiques* de Leurechon, et le chapitre que Tabourot, dans le livre IV de ses *Bigarrures*, consacre aux « faux sorciers et leurs impostures »⁴⁶. La source essentielle, jamais citée, semble cependant être le traité de Prévost. Mais si emprunt il y a, il n'est jamais servile : les recettes de Prévost sont enrichies, corrigées, modifiées, tout comme ses illustrations. De toute évidence, l'auteur du manuscrit s'appuie sur une connaissance empirique et non-livresque du batelage. Il démontre en effet une connaissance étendue et très précise non seulement de la technique et des trucs des bateleurs, mais aussi de leur jargon, de leur matériel (proposant notamment pour la première fois une description de la gibecière des bateleurs, illustration à l'appui), et au-delà des tours eux-mêmes, de la façon dont s'organisait un spectacle de batelage, avec ses séquences, ses enchaînements, son boniment. L'auteur décrit d'ailleurs un certain nombre de tours de bateleurs inédits dans la littérature technique, et notamment celui, particulièrement spectaculaire, du buveur d'eau, « veu plusieurs fois à Paris », dont on sait – j'y reviens en conclusion – qu'il a été pratiqué pour la première fois à Paris en 1639-1640⁴⁷.

Une « fleur de mauvaise odeur »

À lire *La magie du Pont-Neuf*, il semble que la laïcisation et la démystification du batelage soient largement achevées dans les années 1640. L'idée que le bateleur ne produit que l'illusion du surnaturel ne pose en effet ici de problème à personne – à l'exception du sot, Nicaise. S'il y a toujours émerveillement et incompréhension chez le spectateur, le surnaturel n'est pas vu comme une clé d'explication des prodiges des bateleurs⁴⁸. Lorsque l'art du bateleur est dénoncé

⁴⁶ *La magie du pont neuf*, p. 148, 238 (Cardan) ; 61, 65, 69, 303 (*Récréations*) ; 51-52, 99, 176, 181 (Tabourot).

⁴⁷ *Ibid.*, p. 289 : « [Alidor :] C'est une des choses que j'aye jamais veu qui m'a le plus estonné, dont l'on puisse rendre le moins de raison, et qui peut faire passer cet homme aux siècles advenir pour une fable ou la merveille du nostre. ». Sorte de fontaine humaine capable, après avoir bu des litres d'eau et prononcé son boniment, de projeter de grands jets d'eau à volonté, et même d'apparemment restituer, sans les mélanger, l'eau, la bière et le vin qu'il avait bus, ce bateleur nommé Manfred (ou Manfredi) le Maltais s'est en effet produit à Paris au cours de l'hiver 1639-1640, attirant les foules et défrayant la chronique, au point d'être invité à montrer son numéro à la Cour. Voir ci-dessous, n. 63. *La magie du Pont-Neuf* offre aussi la première description détaillée (et illustrée) dans la littérature française du jeu de gobelets (*ibid.*, p. 304-316), jusque-là décrit seulement dans les traités anglais.

⁴⁸ Les parts respectives du diable, de la nature et de la ruse apparaissent cependant bien plus difficiles à établir au livre III, quand la discussion porte sur « les démons, le retour des esprits et le pouvoir des sorciers » (*La magie du*

dans *La magie du Pont-Neuf*, c'est donc pour des raisons uniquement morales. Curieusement, c'est Filidam, l'expert en batelage, qui reprend ces arguments éprouvés lorsqu'on le prie d'en dévoiler les secrets (« le mestier du bastelage est infâme », proteste-t-il ; c'est le « mestier des feneants »⁴⁹), tout en faisant état, de façon quelque peu contradictoire, des mêmes scrupules que Scot : « Si je descouvre l'adresse des basteleurs, on ne les admirera plus ; j'osteray le plaisir qu'on reçoit de les voir faire, et à plusieurs qui s'en meslent, le moyen de gagner leur vie »⁵⁰.

Le reste de la compagnie balaie vite les réserves de Filidam. Se montrer curieux du batelage, soutient Alidor, est une chose en effet non seulement légitime, mais profitable. Son apologie développe deux points essentiels. Le premier se rapporte au secret : quand bien même les explications de Filidam seraient imprimées (ce qui, notons-le, n'a pas été le cas !), ce ne serait pas bien grave, parce qu'elles ne toucheraient qu'un public restreint. Et même si ces secrets étaient plus amplement diffusés, ce ne serait pas une mauvaise chose, puisque cet art considéré à tort comme méprisable parce que « mécanique », commun, voué au divertissement, peut constituer malgré tout une source de savoir, de découverte et de progrès technique, aussi bien pour les bateleurs eux-mêmes, qui seraient ainsi poussés à innover, que pour le savoir au sens large :

Si les premiers inventeurs des arts et des sciences n'eussent point descouvert leurs inventions, elles n'eussent jamais esté perfectionnées, et non seulement on n'eust jamais rien adjousté à leurs premieres pensées, mais encore elles ne nous eussent pas servi de lumieres pour passer à d'autres beaucoup plus excellentes. Que sçavés vous si quelque esprit curieux, examinant les raisons qui font réussir ces vetilles qui sont quelquefois plus fondées sur des demonstrations mathématiques que sur l'adresse des mains, n'en tirera pas des inventions utiles pour les arts et pour la commodité de la vie ? Les bons esprits font profict de tout et tirent mesme du fruit de la connaissance des choses mauvaises, comme les abeilles qui sçavent cueillir le miel sur les fleurs de mauvaise odeur⁵¹.

Cette défense des « fleurs de mauvaise odeur » et ce discours contre le secret qui est une entrave au perfectionnement des sciences et des techniques a des accents baconiens ; à plusieurs

pont neuf, p. 90). La démystification du batelage ne conduit pas ici à une approche sceptique de la sorcellerie ; même Filidam le sceptique, de ce point de vue, se montre moins radical qu'un Scot.

⁴⁹ *La magie du pont neuf*, p. 19.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 18.

⁵¹ *Ibid.*, p. 22.

reprises dans ses écrits, Francis Bacon indique d'ailleurs que l'art des *jugglers* ne doit pas être méprisé, et peut être une source légitime de savoir⁵².

Le deuxième point de l'argumentaire d'Alidor consiste à démontrer que l'illusionnisme est une récréation qui sied à l'honnête homme. Il n'y a en effet dans le batelage, avance-t-il, « qu'esprit et adresse, et l'un et l'autre sont avantageux à celui qui les possède, pourvu qu'il ne s'en serve point à mauvaise fin »⁵³. Cet avantage est triple. D'une part, explique Alidor, la compréhension du tour est satisfaisante pour l'esprit ; d'autre part, on peut, grâce à la maîtrise de cet art, divertir la compagnie d'agréable façon ; enfin, le batelage met en valeur des qualités essentielles de l'honnête homme (ou femme) : la grâce, l'adresse du corps, l'art de la parole (dans la bouche de l'honnête homme, le boniment du bateleur devient un « discours » qui « charme les oreilles »⁵⁴), et une curiosité ouverte à tous les savoirs, même les plus extravagants. Les qualités, en somme, qu'on attend d'un *virtuoso*, d'un bel esprit⁵⁵.

C'est là, sans doute, par rapport aux traités sur le batelage de Prévost, de Scot ou de Vincent, que *La magie du Pont-Neuf* franchit un pas supplémentaire dans la légitimation et la revalorisation des pratiques illusionnistes. Certes, le batelage est depuis toujours un objet de curiosité pour les élites. Les spectacles des bateleurs dans les foires ou sur les places des marchés n'étaient pas réservés à un public populaire, loin de là, et les bateleurs se produisaient aussi à la cour des grands, dans les ambassades, dans des maisons particulières – d'ailleurs, tous les membres du salon de Célimène, dans *La magie du Pont-Neuf*, disent avoir eux-mêmes fréquemment assisté à de telles performances⁵⁶. On a de multiples témoignages, dans la première modernité, de cet intérêt prononcé des élites pour le batelage, et l'essor d'une littérature technique spécifique n'en est qu'une des manifestations. Quand il est question d'illusionnisme, le partage entre culture des élites et culture populaire est à vrai dire fragile : certains escamoteurs parmi les plus réputés du XVI^e siècle, comme Joan Dalmao ou Girolamo Scotto (dit aussi L'Escot), n'étaient d'ailleurs pas des forains, mais des gentilshommes⁵⁷.

⁵² Voir notamment Francis Bacon, *Novum Organum*, II, 31, dans *The Works of Francis Bacon*, éd. James Spedding, Robert Leslie Ellis et Douglas Denon Heath [1858], volume 4, Cambridge, CUP, 2011, p. 172 : « Again, as instances of the Wit and Hand of Man, we must not altogether contemn juggling and conjuring tricks. For some of them, though in use trivial and ludicrous, yet in regard to the information they give may be of much value. »

⁵³ *La magie du pont neuf*, p. 23.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 24.

⁵⁵ Voir Eamon, *Science and the Secrets of Nature*, chapitre 9, « The *virtuosi* and the secrets of nature », p. 301-319.

⁵⁶ Sur le public urbain des bateleurs, voir William Eamon, « Markets, Piazzas, and Villages », dans *The Cambridge History of Science. Volume 3 : Early Modern Science*, éd. Katharine Park et Lorraine Daston, p. 206-223.

⁵⁷ Voir Rioult, *Illusion du surnaturel*, p. 137-148.

La magie du Pont-Neuf nous montre cependant davantage que des aristocrates aimant à se divertir devant les spectacles des bateleurs. L'illusionnisme y apparaît comme un divertissement mondain pratiqué par les membres des salons eux-mêmes : les invités de Célimène ne sont pas seulement des spectateurs, mais des *performers* qui s'approprient les techniques des escamoteurs professionnels. Filidam n'est en effet pas le seul à s'essayer au batelage. Célimène elle-même, au livre IV, s'amuse à effrayer Nicaise en inventant une fantasmagorie sophistiquée dans la lignée de celles décrites dans les livres de secrets. Mais c'est surtout Filis qui se fait bateleuse : elle teste le tour du mouchoir que l'on coupe puis que l'on restitue entier, s'essaie aux jeux de corde, fait semblant de briser un morceau de fer avec les dents. Avec les jeux de nombres et de physique amusante auxquels tous se prêtent volontiers, ce sont là des jeux de main qui restent certes assez simples, et somme toute peu spectaculaires par rapport à ceux des bateleurs de foire. Filis, d'ailleurs, prévient qu'elle ne prétend pas rivaliser avec eux :

Je suis assés hardie [...] pour me percer le bras d'un cousteau brisé, mais non pas pour me brusler la bouche en mangeant de la filasse, me percer la cervelle en fourrant une esguille dans mon nez, et me crever les yeux en y mettant vostre morceau de plomb⁵⁸.

Filidam, lui, est beaucoup plus audacieux, au point de choquer parfois son public. Ainsi, il se glisse une longue aiguille tout entière dans le nez, avant de proposer à Filis de faire de même, et dit avoir pratiqué le tour du morceau de plomb qu'on dissimule dans la paupière. Il raconte aussi avoir manié des serpents à la façon des charlatans :

La vérité est telle [...] que moy mesme sans aucun danger, sans leur arracher les dents, sans mystere, et sans prononcer aucune parolle je les prends à main nüe, les porte dans ma chemise, souffre qu'elles [les coulevres] me baisent, me leschent la bouche, et bois avec elles dans un mesme verre⁵⁹.

Ses auditeurs réagissent avec horreur : « Toute la compagnie frémit au discours de Filidam et chacun le regarda comme un homme nouveau qu'il n'auroit jamais veu »⁶⁰. On retrouve là le sentiment de malaise et de dégoût qui transparait dans bien des comptes rendus d'exploits de

⁵⁸ *La magie du pont neuf*, p. 48.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 113.

⁶⁰ *Ibid.*

bateleurs du temps, notamment lorsque leurs tours, comme ici, reposent sur une physicalité exacerbée ou rapprochent dangereusement l'homme de l'animal⁶¹. Filidam transgresse certainement ici les règles de la bienséance, même si ce n'est qu'en paroles, et la réaction de son public montre bien que son comportement a quelque chose d'une anomalie pour un gentilhomme. Il n'en reste pas moins qu'avec ce personnage, sorte de *go-between* entre la foire et les salons, la frontière entre ces deux mondes est décidément brouillée.

*

La magie du Pont-Neuf constitue un important témoignage de l'intérêt prononcé des élites pour les spectacles de bateleurs et les tours de magie amusante dans la première modernité. Même s'il faut sans doute se garder d'en tirer des leçons nettes quant aux pratiques de divertissement des élites du XVII^e siècle, cette fiction où se mélangent le monde des tréteaux et celui des salons laisse penser que cet intérêt n'était pas que passif, et qu'il pouvait aller jusqu'à la pratique de formes d'illusionnisme et de magie amusante qui ne se limitaient pas aux jeux de cartes et de nombres : une forme de magie de salon, en somme, qui aurait précédé d'un bon siècle l'engouement pour la physique amusante qui gagne les salons mondains de la seconde moitié du XVIII^e siècle⁶².

La légitimation du batelage comme objet d'investigation et de curiosité savantes, et non seulement comme divertissement, semble en tout cas bien établie. Le cas de Manfredi le Maltais, le buveur d'eau de la foire Saint-Germain longuement évoqué dans *La magie du Pont-Neuf*, en offre un bel exemple. Le salon de Célimène n'est en effet pas le seul cénacle où l'on débat, dans les années 1640, de ce tour hors normes. La plus longue et la plus disputée des conférences organisées par le Bureau d'Adresse de Théophraste Renaudot, datée du 5 mars 1640, y est consacrée⁶³, et l'exploit de cette fontaine humaine intrigue bien d'autres beaux-esprits : on le trouve ainsi mentionné dans les correspondances de Claude Guiraud et Samuel Sorbière (juin 1639), de Marin Mersenne et Théodore Hack (décembre 1639), de Descartes et

⁶¹ Voir sur ce point Thibaut Maus de Rolley, « Le voir pour le croire : voyageurs français et bateleurs turcs à la Renaissance », *Arcana Naturæ* 2 (2021, à paraître). On notera que des spécialistes contemporains de la *street magic* comme David Blaine cherchent à susciter des réactions d'effroi et de répulsion très similaires chez leurs spectateurs.

⁶² Sur l'émergence de la magie de salon et d'une « culture de l'illusion artificielle » chez les élites du XVIII^e siècle, voir Gilles Chabaud, « La physique amusante et les jeux expérimentaux en France au XVIII^e siècle », *Ludica. Annali di storia e civiltà del gioco* 2 (1996), p. 61-73. Voir aussi Elisabeth Belmas, *Jouer autrefois. Essai sur le jeu dans la France moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Seyssel, Champ Vallon, 2006, p. 159-160 ; l'auteurice n'indique pas que la magie de salon ait fait partie des divertissements pratiqués dans les salons du XVII^e siècle.

⁶³ « Du buveur d'eau de la foire Saint-Germain » (229^e conférence du lundi 5 mars 1640), dans *Recueil general des questions traitées dans les conférences du bureau d'adresse, sur toutes sortes de matières, par les plus beaux esprits de ce temps*, Tome IV, Paris, Jean-Baptiste Loyson, 1666, p. 284-300.

Mersenne (mars 1640), de Guy Patin et Claude Belin (mai 1642)⁶⁴. Le conseil lancé par Francis Bacon aux savants dans le *Novum organum* – ne pas mépriser le batelage ! – semble avoir été entendu⁶⁵.

⁶⁴ Voir Simone Mazauric, *Le Physicien nîmois Claude Guiraud (1612-1657) et la vie savante dans le Midi réformé*, Paris, Honoré Champion, 1997, p. 195-200.

⁶⁵ Voir ci-dessus, note 52.